

Aux amoureuses et amoureux de la Science

Une découverte scientifique ne transforme le monde que lorsqu'elle quitte les laboratoires pour rencontrer la société. Avec *Vulgariser* c'est transformer, de Tatiana Kačan, Aurélie Solbach et Maÿlis Urtebise nous rappellent que transmettre les savoirs n'est pas une étape secondaire de la recherche : c'est l'une des conditions pour qu'ils éclairent les décisions, nourrissent le débat public et transforment durablement la société.

Ce livre est écrit par des amoureuses de la Science. Des femmes convaincues que les savoirs produits dans les laboratoires ne prennent pleinement leur sens que lorsqu'ils circulent, nourrissent notre compréhension du monde et permettent à chacune et chacun d'en devenir un acteur éclairé.

J'ai particulièrement apprécié le fait que cet ouvrage ne soit ni dogmatique, ni professoral. Il ne prétend pas détenir une recette universelle de la médiation scientifique. Il nous accompagne au contraire dans une réflexion profonde sur ce que signifie transmettre des connaissances aujourd'hui. Chaque idée est solidement étayée, avec une rigueur bibliographique qui rappelle celle d'une thèse universitaire, tout en conservant une écriture fluide, narrative et remarquablement accessible. Cette réflexion est constamment incarnée par des témoignages personnels des autrices, des parcours de scientifiques devenus médiateurs, des retours d'expérience et de nombreux exemples de projets inspirants qui donnent chair aux concepts développés tout au long de l'ouvrage.

À mesure que l'on tourne les pages, on ressent l'amour que les autrices portent à la science autant qu'à sa transmission. Cette passion irrigue chaque chapitre et trouve un prolongement naturel dans le récit de leur aventure entrepreneuriale avec Cortex. Elles partagent avec beaucoup de sincérité la genèse de ce projet, les choix qui l'ont façonné, les défis rencontrés et leur vision d'une structure capable de faire dialoguer chercheurs, acteurs de l'innovation et société. Ce retour d'expérience apporte une dimension très concrète au livre et montre que la vulgarisation n'est pas seulement un sujet d'étude : c'est aussi une aventure humaine et entrepreneuriale.

Ce qui m'a également marqué, c'est la manière dont les autrices donnent la parole à celles et ceux qui font vivre la médiation scientifique. Les témoignages de rencontres fondatrices avec la science, les récits de parcours professionnels, les retours d'expérience de terrain et les nombreux exemples de projets inspirants rythment la lecture. Ils montrent que la vulgarisation n'est pas une théorie, mais une pratique vivante, portée par des femmes et des hommes qui inventent chaque jour de nouvelles façons de partager les savoirs.

L'ouvrage ne se contente pas d'explorer les multiples formes de la vulgarisation. Il les analyse avec finesse, leurs forces comme leurs limites. Il rappelle que raconter la science, ce n'est pas seulement simplifier : c'est mettre en récit sans trahir les faits, susciter des émotions sans sacrifier la rigueur, utiliser l'image comme passerelle sans tomber dans la caricature.

J'ai été particulièrement sensible aux chapitres consacrés au pouvoir du récit, des illustrations et des expériences sensorielles. Ils montrent combien une métaphore visuelle, une bande dessinée, un podcast, une installation immersive ou même un escape game peuvent transformer un concept scientifique en véritable expérience de compréhension et de mémorisation.

Les réflexions consacrées aux réseaux sociaux, aux algorithmes, à l'intelligence artificielle et à la désinformation sont particulièrement actuelles. Elles rappellent combien une médiation scientifique exigeante est aujourd'hui essentielle pour renforcer l'esprit critique. Elles rappellent avec justesse que la désinformation prospère sur l'incertitude, la peur et la recherche de réponses simples à des réalités complexes. Plus que jamais, la médiation scientifique apparaît comme un enjeu démocratique.

Le livre montre également que vulgariser, c'est agir. Agir pour développer l'esprit critique, renforcer la confiance entre science et société, rapprocher chercheurs, citoyens, entreprises et décideurs. Il rappelle

que la vulgarisation ne consiste pas simplement à diffuser des résultats, mais à créer les conditions de leur appropriation.

J'ai aussi beaucoup aimé le voyage historique proposé par les autrices, depuis Entretiens sur la pluralité des mondes en 1686 jusqu'aux podcasts, aux réseaux sociaux, à C'est pas sorcier ou E=M6. Cette perspective montre que la vulgarisation évolue sans cesse, portée par les outils de chaque époque mais toujours animée par la même ambition : rendre la science partageable.

L'illustration de l'ouvrage mérite également d'être saluée. Discrète, élégante et toujours pertinente, elle accompagne le texte sans jamais chercher à le dominer. Elle en renforce subtilement la portée.

Les derniers chapitres constituent presque un manuel de référence. On y trouve une véritable méthode pour construire un projet de médiation scientifique, depuis l'idée initiale jusqu'à l'évaluation de son impact. Puis vient cette projection enthousiasmante vers la vulgarisation de demain : écoles scientifiques populaires, boutiques de science, open labs, festivals participatifs, cafés-laboratoires, métavers... Une vision résolument optimiste qui donne envie de participer à cette aventure.

À mes yeux, Vulgariser c'est transformer devient une référence. Un livre de chevet pour toutes celles et ceux qui souhaitent faire circuler les savoirs avec exigence, créativité et responsabilité : scientifiques, communicants, journalistes, enseignants, illustrateurs, médiateurs, étudiants... et plus largement tous les citoyens convaincus que la connaissance est un bien commun.

Car au fond, ce livre nous rappelle une chose essentielle : vulgariser n'est pas simplifier. Vulgariser, c'est transformer notre rapport à la science... et, peut-être, notre manière d'habiter le monde.

Bravo à Tatiana Kačan, Aurélie Solbach et Maÿlis Urtebise pour cet ouvrage aussi inspirant que nécessaire. Je ne peux que vous recommander sa lecture.

Recension par Philippe Drobinski, climatologue, directeur de recherche au CNRS, auteur du prochain rapport du GIEC